

La vengeance aux deux visages

De Marlon Brando

Avec Marlon Brando, Karl Malden, Slim Pickens,...

Etats-Unis – 1961 – reprise le 15/03/2017

Dim 29/05/2022 à 19h00

Lun 30/05/2022 à 14h00

Court-métrage : VOISIN de Norman Mc Laren - Animation - 8'

Un classique d'entre les classiques depuis 70 ans. Deux voisins s'entendaient parfaitement jusqu'au jour où une fleur eut l'idée saugrenue de pousser exactement à la limite mitoyenne de leurs deux propriétés. A qui la fleur ? C'est ainsi que tout a commencé.

COMPTES MORAUX de Clément Graminies (Critikat.com)

Acteur mythique, Marlon Brando s'est essayé une seule fois à la réalisation au cours de sa carrière. Après une décennie qui fit de lui l'un des acteurs les plus puissants d'Hollywood, Marlon Brando se voit confier l'un des personnages principaux du nouveau projet cinématographique du jeune Stanley Kubrick. Mais la mégalomanie et l'égo surdimensionné des deux hommes ont vite raison de cette collaboration et Kubrick quitte le navire. Pour ne pas voir le projet sombrer définitivement avec la somme de dollars qui y avait déjà été investie, la MGM accepte de confier le projet à l'acteur, réputé pour son goût du risque (...) *La Vengeance aux deux visages* est un succès en demi-teinte lors de sa sortie en salles et se laisse entourer du parfum amer de film maudit.

Il faut dire qu'a priori, au simple stade du projet, le film cumule les obstacles pour espérer être un franc succès. Il s'agit d'un western crépusculaire alors que le genre est en pleine mutation, transfiguré par les nouveaux troubles d'Hollywood (Arthur Penn, Sam Peckinpah dont le nom apparaît au générique en tant que scénariste) alors que les plus anciens remettent fondamentalement en question la recette qui fit les succès d'antan (Robert Aldrich, Delmer Daves mais surtout John Ford), au risque de faire le deuil du mythe. À ce marasme propice à toutes les hésitations susceptibles de déstabiliser le public, se greffe le caractère tumultueux d'un acteur de légende, Marlon Brando, qui fait de cette histoire d'honneur bafoué et de vengeance une affaire personnelle, en y injectant notamment une bonne dose de masochisme et une dimension œdipienne plutôt inhabituelle dans le genre (...)

Au sein de ce théâtre funèbre qui voit s'affronter deux anciens amis qui ne cessent de se tendre cruellement le miroir de ce qu'ils furent (un voyou pour l'un, un naïf pour l'autre), c'est toute une galerie de personnages passionnants qui défilent. Laissant la part belle aux femmes à qui il donne des personnages forts en caractère, systématiquement plus intègres que les hommes (qu'elles soient prostituées ou filles-mères), Marlon Brando tient compte de chaque détail pour donner une véritable épaisseur psychologique aux enjeux (de virilité, de frustration) qui constituent la base même des relations entre les hommes. La volonté de dominer et la quête d'une respectabilité sont les deux dynamiques a priori antinomiques de cette allégorie morale sur la nature humaine qui tient véritablement en haleine pendant plus de deux heures. Aujourd'hui visible dans une version qui a su valoriser le très beau travail effectué sur la photographie, *La Vengeance aux deux*

visages fait partie de ces films vénéreux inscrits au panthéon du cinéma américain et qu'on n'aurait pu définitivement perdre de vue. C'est aujourd'hui chose réparée. (**Critikat**)

(...) Mais attention, **La Vengeance aux deux visages** ne possède ni le nihilisme du premier (Sam Peckinpah) ni l'ironie du second (Sergio Leone) ; si violence il y a, elle est souvent plus psychologique que physique et si l'humour est bien présent dans les réparties et le caractère de Rio, il n'est pas utilisé avec l'intention de vouloir dynamiter le genre de l'intérieur. Car le film de Brando, outre une histoire de vengeance, se révèle être aussi un beau film romantique et contemplatif. Malgré la réduction de sa durée de moitié, le rythme demeure lent et l'acteur-réalisateur ne cherche pas particulièrement le spectaculaire à tout prix. Les scènes d'action (la poursuite dans les montagnes), les éclairs de violence (l'assassinat de Timothy Carey) sont bien présents mais disséminés avec une grande parcimonie pour nous les faire paraître encore plus brusques et tendus lorsqu'ils viennent à éclater.(...) Le prince de l'Actors Studio a bénéficié d'un très bon scénario dont il a souvent su tirer le meilleur parti et apportant à son film une remarquable justesse psychologique, son personnage notamment évoluant avec maturation et intelligence. Son impénétrable Rio a d'ailleurs été influencé par le bouddhisme zen de l'aveu même de son interprète ; c'est un personnage laconique, qui parle peu, qui semble parfois détaché des contingences terrestres et qui se plonge souvent dans de profondes méditations. Quoi qu'il en soit, l'acteur est parfait dans ce rôle et exprime parfaitement bien la dualité d'un personnage riche et complexe, et finalement fortement attachant du fait même de ses défauts. Karl Malden, qui s'était déjà à deux reprises trouvé en face de lui dans **Un tramway nommé Désir (A Streetcar Named Desire)** et **Sur les quais (On the Waterfront)**, tous deux signés par Elia Kazan, mérite les mêmes éloges que son partenaire : alors que Dad nous est présenté comme méprisable, d'autant plus qu'il a abandonné son ami suite à un geste de générosité de ce dernier, Karl Malden arrive néanmoins à nous le rendre attachant, ce qui n'aurait probablement pas été le cas avec un mauvais comédien. Enfin, la jeune Pina Pellicier s'avère parfaite dans la peau de Louisa, jeune fille fragile, meurtrie et désemparée, un personnage féminin assez moderne qui s'inscrit avec sa culpabilité familiale et le poids de son acte dans la mouvance de ceux que l'on voit fleurir dans les mélodrames sur la jeunesse, notamment ceux de Delmer Daves. La carrière de l'actrice se sera arrêtée trop brutalement puisqu'elle se suicidera quatre ans plus tard à l'âge de 24 ans. Du côté des "Bad Guys" avides, libidineux et prompts à la trahison, le choix des interprètes n'est pas moins efficace. Slim Pickens sait se faire détester. Quant à Timothy Carrey, il joue admirablement de sa trogne inquiétante et se trouve ainsi être de la séquence la plus sèche et violente du film, celle où il se fait tabasser avant de se faire tuer par Marlon Brando alors en état de légitime défense. Mais c'est Ben Johnson qui mérite les plus grands éloges ; capable de passer avec une facilité déconcertante des univers aussi opposés que ceux de John Ford et Sam Peckinpah il est ici irréprochable et mérite franchement qu'on le redécouvre. (**Erick Maurel – DVDClassik.com**)

Prochaines séances : Django (lun 30/05 19h) - Never Grow Old (mar 31/05 20h)